C 4.

KINDERSPIELE & SPIELZEUG

(chez nos tout petits) Jeux

note : pour les termes patois de la masye voir p. 150 etc

Vers l'âge de huit mois, ce gracieux petit animal qu'est le poupon ressent confusément les premiers besoins de divertissements. Le voici qui admire ses menottes potelées; écoute, intrigué, le tic-tac de la montre de papa ou le tintement d'un hochet; sur les genoux de papa, il fait au pas, au pas, au trot...

Louisette vient d'accomplir ses vingt mois. Cet important personnage adore faire des châteaux de plots, puis jouit encore davantage de les renverser. Déjà femme, elle couche et relève cent fois par jour sa poupée et son ours de peluche, son Teddy comme elle dit. Une petite "poussette" lui sert à les voiturer. Faire "coucou", quoi de plus joli à son âge ? Eclabousser à la ronde en prenant son bain, rien de plus divertissant pour les jeunes demoiselles, sinon faire le "seré" et présenter sa menotte aux formulettes bien connues. Est-il nécessaire de décrire le procédé du "seré" ? Bébé met sa tête entre les jambes écartées de papa, puis glisse ses petites mains entre ses propres jambettes, en sorte qu'elles dépassent en arrière. Papa s'en saisit pour faire tourner le frêle petit corps sur lui-même. L'enfant ravi ne peut se rassasier de l'amusette. "Encore, encore!" s'écrie-t-il.

paùdzu

lă dămwăzèla

lŭ pĭtĭ wĕwĕ kə rəlăvè lĕz ĕkwăle è k ĕkăllè lĕ pə băle

Non moins prisée de la petite, la coutume de serrer légèrement le bout des menus doigts, en prononçant la formule : lŭ p ~~paudzu~~, (le pouce), lŭ lĕtsə pŏtsə (le lèche-poche), lŭ grã dăe (le grand doigt), ~~là dămàzàil~~ (la demoiselle ou annulaire), è ~~lŭ pĭtĭ wĕwĕ k ralăvè lèz èkwàlè è kèkàhlè lò p bàle~~ (et le petit auriculaire qui écure - relave - les écuelles et brise les plus belles). La dernière phrase s'accompagne du chatouillement du bras jusqu'au cou. Il existait autrefois aux Bioux, une formulette de même nature rappelant de très près celle que l'on entend encore en Savoie.

pásə răkĕta	Pásè răkĕta	Passe raquette
Traĕnè ~~kyĕta~~ kyĕwĕta	Traĕnè kyĕwĕta	Traîne sa petite queue
Sé lă vĭ	~~sè la vi~~	Celui-ci la vit
Sé lă prĭ	~~sè la pri~~	Celui-ci la prit
Sé lă kwĕys	~~sè là kwèys~~	Celui-ci la cuisit
Sé l ĕkŏrtçă	~~se lèkŏrtchà~~	Celui-ci l'écorcha
Sé lă mədjă	~~sè là m ajà~~	Celui-ci la mangea

Le chatouillement prédécrit accompagnait le dernier mot de la formulette. Les deux premiers versiculets servaient en quelque sorte d'introduction au pressement des doigts.

La main chaude fait aussi à l'occasion la joie de Louison. Elle pose sa menotte au bord de la table d'un air significatif. La maman saisit aussitôt de quoi il tourne et applique sa main dessus. C'est le tour des deux autres mains. Puis la menotte de dessous retirée vient couronner l'échafaudage et ainsi de suite.

Louise adore entendre fredonner la vieille nursery-rime :

"Petit homme de Bourgogne
Qui mange son pain sans tomme".

comme aussi : "Il était un petit homme
A cheval sur un bâton."
d'introduction récente.

Liliane a eu quatre ans. Les plots à images font son bonheur. Toute seule, elle parvient à reconstituer les dessins. Les livres d'images la ravissent. Grand-Mère se voit sans cesse appelée à lui raconter des histoires. Avec ses amies, Liliane joue à la poupée, au magasin. Munie d'un seau et d'une pelle, elle s'exerce à faire des pâtés, au risque d'abominablement salir ses vêtements; si Maman gronde, tant pis ! On s'y habitue...

Philippe, six ans, un vrai garçon, s'entend à charpenter - (le français populaire "charpentonner" bien qu'ignoré de l'Académie exprimerait mieux que charpenter l'idée d'un enfant qui s'exerce gauchement à travailler le bois) - à construire cabanes et fortins. Dûment emplumachés, lui et ses camarades jouent aux Indiens, aux brigands, aux voleurs, poussant des hurlements de sauvages. C'est de leur âge. En fait de jouets, Philippe dispose d'une arche de Noë de grande taille, divisée en granges et étables; vaches, chevaux y ont leur crèche, et leur ratelier rempli de foin authentique. Un char (à foin), muni de son assortiment, en forme le complément naturel. Un cheval harnaché selon toutes les règles y est attelé. N'oublions pas de mentionner deux avions, un camion, un train de plusieurs wagons, un cerf-volant. Il fabrique lui-même des avions au moyen de deux planches et d'un clou.

La psychose de guerre exerce ses ravages chez les enfants des classe enfantines et même chez ceux qui jouissent encore de leur liberté intégrale, ainsi qu'on l'a vu; l'autre jour, il me fut donné d'assister, inaperçu, aux ébats des enfants à l'heure de leur récréation. Or, garçons et filles ne cessèrent de se menacer d'avions, de parachutes, de tanks et autres engins.

Note. Les petits pleuraient-ils autrefois, la grand-mère s'écriait: ~~"tsat pi ploura, su le pwerta dao kurti!"~~ -
Bata, plaüra, rï, sü lè pwèrta daö kürti

Laissons les petits maintenant pour nous occuper de leurs frères et soeurs déjà grandelets. Avoir toute la smala à la maison les jours de mauvais temps, quel casse-tête pour la pauvre maman! (-Conditions d'il y a quelque soixante ans) Spiele im Haus : Quel guignon! Par ce temps de misère, il faut rester à la maison.

Lâchés sous les combles et au fénil, la meute s'en donne à coeur joie, on se poursuit d'un galetas à l'autre, le long de l'enfilade des maisons. Les plus hardis grimpent sur les pentes de la ferme d'où l'on saute sur le tas de foin. Bientôt lassés, ces esprits changeants songent à faire à cache-cache (à la cache selon une expression locale). Le Paul, longtemps introuvable, s'était blotti au fond d'un des casiers de l'arche à grain; on finit aussi par dénicher le Gustave enfoui jusqu'au nez dans le foin; vieux meubles et outils démodés, heurtés par ces jeunes barbares passent par des transes cruelles.

Mais il fait froid et plutôt sombre sous les bardeaux du grand toit; garçons et filles en ont vite assez. Allons à la cuisine, décident-ils d'un commun accord; de la chambre il ne saurait être question : Papa et l'oncle y travaillent à l'établi, aucun bruit n'est toléré derrière leur dos. Maman, un peu sur les dents, fait bonne mine à mauvais jeu, s'ingéniant à occuper la marmaille turbulente, elle leur confie le jeu de l'oie.

Le jeu de l'oie : deux dés et une demi-douzaine de boutons pour remplacer les jetons disparus. Heureux celui qui tombe sur une oie, ses points seront doublés, Malheur à qui cherra dans le puits, qui croupira en prison ou languira à l'hôtellerie. Evitons surtout la pire des disgrâces, arriver à la tête de mort, ce qui obligerait à recommencer la partie.

D'autres mioches jouent à la forteresse, aux dominos, au jeu de dames, au charret. Certaines filles préfèrent les patiences, les jeux de famille ou font tout simplement à la maman.
Les mots mimés, dit charades, ont leurs fervents et ferventes.
Les déguisements font invariablement la joie de la bande hurlante. Tout le garde-robe des parents et grands-parents y passe. Une visajure (masque) vient parfois s'y ajouter.
Le jeu qui consiste à cacher un objet, un dé par exemple, puis à crier chaud ou froid si les chercheurs s'en rapprochent ou s'en éloignent a toujours grand succès, (en patois on se servait des mots mǿ tsǿ, mǿ fræ).
N'allons pas oublier le bon vieux pələtǿ (pille-tout) sorte de dé en bois, muni d'un arbre à pointe, qu'on fait pivoter avec les doigts. Chacun des joueurs a devant soi un petit tas de haricots blancs (cocos) ou de couleur. P.T.M.R., telles sont les lettres fatidiques (initiales de prends, tout, mets, rien - patois prã tǿ mè rẽ) qui vous assureront un afflux de haricots ou diminueront votre provision de façon inquiétante.
Les grands s'entendent aussi à faire tourner des "cuivrots" disques de laiton ou d'acier à gorge et à arbre, façonnés en série par les apprentis horlogers. La force des doigts et le poli de la table jouent ici le rôle principal. Il n'y a pas d'enjeu, on ne joue pas "à de bon".
Parfois fantaisie prenait à la bande indisciplinée de faire des moulinets. Une feuille de papier usagé et une paire de ciseaux suffisaient. Il s'agissait de découper en spirale la feuille du vieux cahier, puis d'en glisser la base dans un emboîtement du tuyau. On pouvait voir alors les spires se lover comme les anneaux d'un serpent, grâce aux vapeurs passant par l'interstice du tuyau. Mais opération dangereuse que celle de fixer le moulinet tout là haut. Pour éviter un désastre, une grande personne se chargeait d'ordinaire de la fixation. alignés sur la table de confection
Il me semble voir les diablotins de notre fabrication. Rien de plus aisé que leur fabrication. Un bâtonnet de moelle de bonhomme ou de sureau et un gros clou fiché à l'une des bases suffisent. Essayait-on de les coucher, tous ces petits bonshommes se relevaient fièrement, d'un bond.
Plus compliquée l'élaboration d'une seringue. Coupez à cet effet de 10 à 15 cm d'une grosse tige de sureau, évidez-la; enfoncez ~~une~~ dans l'une des extrémités un tuyau de même matière, mais de faible diamètre; fixez un piston en bois dur à l'arrière. Votre instrument est prêt à fonctionner. La difficulté consiste à joindre hermétiquement les trois parties composantes. Mais quel plaisir de lancer un jet ("de faire une de ces gicleés") en plein visage d'un copain qui ne s'attend à rien!
Il faut être grandelet pour édifier un château de cartes digne de ce nom; seule une main experte et légère parvient à élever étage sur étage. On dirait maintenant quelque bizarre pagode chinoise ou une église norvégienne. Tout le paquet y a passé.

ms 397
398, 399a

De tous les jouets chers ou bon marché, quels sont ceux que l'enfant préfère ? Régulièrement les jouets informes, ceux mal venus de sa fabrication. La fillette fera plus de cas d'une "poupée de chiffons" ou "poupée de patte" qu'elle a fabriquée de ses mains que des créations dernier cri de la maison Weber. Le garçon délaissera le cheval de caoutchouc pour la planchette munie de quatre clous figurant les jambes qu'il a réussi à planter. Rien d'étonnant à ces préférences, le gosse craint de détériorer ou de briser le jouet de luxe, d'être grondé si cela lui arrive. Pareille mésaventure ne risque pas de lui arriver avec l'objet dont il est l'auteur. Il peut en user sans aucun ménagement, le tarabuster à sa guise.

Spiele ausser dem Haus. Jeux , en plein air. Avant l'apparition du sport organisé, les jeux de billes passionnaient l'élément masculin de la population. Chacun s'y adonnait dès sa plus tendre enfance. Des hommes d'âge mûr, des vieillards même, ne croyaient pas déchoir en faisant leur partie de billes le dimanche. Quant aux filles, on s'en gaussait. Il était rare d'en trouver une qui parvînt à "piquer" soit à lancer l'agate selon les règles, avec le pouce. Les pauvrettes la projetaient gauchement avec le bout des doigts. A peine un coin de terrain se montrait-il devant les façades des maisons que les gosses en prenaient possession. Que le sol fût encore détrempé et boueux, cela n'avait pour eux pas d'importance.

V(pī) V(mâpé) mâbi?
Au Chenit, les termes usuels pour billes sont marbres (mâbrü) et pis mâpis s'entend moins souvent. Le mot de la plaine, nius a depuis longtemps pénétré dans la région du Pont. Une toute petite bille se dit virgule.
Les billes utilisées comme projectiles portent plusieurs noms divers. Tiennent le haut du pavé celles de pierre fine : les cornalines, (corna) et les agates (aga). Elles valaient de 30 à 50 centimes pièce. Agate se disait aussi, à tort, de grosses billes en verre transparent, coloré au centre. Moins appréciés et usités les gros boulets de marbre ou de métal. Nos pères disposaient en outre de glondes, grosses "agates" jaunâtres rayées et de piques (piké) , dont les particularités me sont inconnues.
pikè
Une "agate" qui présentait des éclats dans la pierre fine ou le terre perdait de sa valeur. A force de recevoir des chocs ou "chiques" (du mot alld schicken : atteindre REW 7688), elle était "chiquée". On faisait peu de cas des "agates" ou des billes présentant des méplats ou "pots".

La récréation, la "sortie" en parler du crû, s'approche. Les mioches ne tiennent plus en place. L'un d'eux, en tirant son mouchoir, laisse choir deux ou trois billes. Désespoir de l'intéressé. Hilarité des camarades. Froncement de sourcils du maître. Enfin l'heure sonne; en trombe, la meute se précipite dehors; vous entendez retentir un "dernier!" immédiatment suivi d'un "van!" non moins énergique, (il s'agit de l'abréviation de "avant" sous-entendu "dernier"). Ces exclamations ont leur raison d'être. Il y avait avantage à se trouver en queue de l'équipe. Les premiers joueurs risquaient davantage que le dernier le van, d'"être crevés", soit de voir leur "agate" atteinte par celles de leurs camarades.
Le jeu de billes le plus en vogue, le carré (lu kara), semble bizarrement dénommé puisque c'est un triangle équilatéral qu'on trace sur le sol. La transformation du carré originel en triangle eut sûrement sa raison d'être.

lu kārā

Le moment est venu pour les joueurs de déposer leur enjeu (dit mi ou póuza) à chacune des pointes du triangle, au centre de celui-ci, et même à mi-distance entre les angles, selon que l'équipe compte trois, quatre ou sept compétiteurs.
Les joueurs sont-ils plus de trois et deux d'entre eux n'ont-ils pas pris la précaution de crier "dernier et van" il conviendra d'abuter soit de déterminer l'ordre des joueurs, d'empider (aèpidá) Chacun à son tour, les participants projettent leur "agate" le plus près possible du pseudo carré. Il s'agit maintenent d'évaluer les distances respectives entre les diverses agates et la bille la plus rapprochée. Cette mensuration méticuleuse s'opère au moyen du pied (pider ou pidá), de la main, du doigt, ou d'un fétu de paille,(au Pont les fillettes se servaient aux même fins du bas de leur long tablier). Tous yeux, les intéressés suivent l'opération, prêts à se récrier s'ils se croient lésés.
Les joueurs se postent sur une ligne tracée au moyen du talon à un certain nombre de pas du carré, Ils qualifient erronément de "but" la trace en question. A tour de rôle, chaque"piqueur" projette l'agate ou sa corna vers le carré; il s'agit de s'en rapprocher autant que faire se pourra ; y pénétrer entraînerait l'exclusion de la partie. Le 1er joueur peut alors, si bon lui semble et si son adresse le lui permet, atteindre l'une après l'autre les billes du carré et les empocher. Son agate se trouve-t-elle à trop grande distance du carré, il est loisible au 1er joueur de faire escarpe. Mais, son agate une fois placée à proximité de l'une des billes, les autres participants ont le droit dans l'ordre préétabli, de chercher à l'atteindre (de le"crever"selon l'expression consacrée). "Atout!" l'entend-on s'écrier, à moins que le premier joueur n'ait pris les devants en disant : point d'atout ou à rien!(à rá!). l'"atout" est-il concédé, la place où repose l'agate du premier joueur sera égalisée. Le 2e joueur, parvient-il à atteindre l'aga visée, s'efforcera d'atteindre les billes du carré. Manque-t-il l'un de ses coups (guile-t-il, disent nos écoliers; guiler = manquer le but, est d'origine germanique; dérive de wila, tromperie; REW 9538), le troisième joueur prend sa place, et ainsi de suite jusqu'à épuisement des billes.
Il arrive que l'un des participants, après avoir raflé la presque totalité des billes du carré se voie "crevé" au dernier moment. Alors le vainqueur ne manque pas de s'exclamer : Ora vanérda vaè tèpé
" Maintenant vomis donc tes billes!"
Il arrivait au projectile de venir s'adosser à un obstacle (façade, arbre, borne), ce qui eût rendu inconfortable la position du joueur. Le cas se produisait-il, les camarades s'empressaient de s'écrier : granta gêne !"interdisant ainsi tout déplacement de l'intéressé, Mais celui-ci avait souvent la présence d'esprit de les prévenir en disant "point de gêne!". Il lui était alors loisible de se poster sur un autre point à égale distance du but.
Les maladroits redoutaient de jouer avec certains piqueurs de renom qui raflaient tout pour revendre ensuite les billes à 2 sous la douzaine.

Pour jouer au creux. il fallait tout d'abord creuser, au moyen du talon, une cavité de quelque 5 cm. de profondeur. Les joueurs cherchaient à en rapprocher leurs agates sans toutefois les y laisser choir. Ils s'efforçaient ensuite à "se crever" mutuellement et surtout à précipiter dans le creux l'agate du concurrent.

Alors le joueur suivant selon l'ordre établi était tenu de l'en faire sortir en la heurtant de toutes se forces par sa propre agate ou boulet. N'y réussissait-il pas, le malheureux subissait la pénalité des ognes (la région d'Annecy distinguait les grandes onié des petites; "Dict savoyard de Constantin et Desormeaux", p291) Elle consistait à serrer la propre agate entre l'index et le majeur droit en arrière du creux. Les camarades s'efforçaient de la faire tomber dans la cavité en lançant leur projectile avec toute la vigueur imaginable. Certains faisaient preuve d'une singulière cruauté en l'occurence. En cas de succès, l'opération douloureuse recommençait. Il me souvient avoir vu de pauvres gosses aux "nilles" (articulation) bleuies par les coups. voire ensanglantés, hurler de douleur. Ce jeu brutal abondamment pratiqué vers 1880 n'est plus qu'un souvenir.
Outre le jeu du creux pour grands garçons, il en existait de plus simples pour les petits(à contrôler). Ceux-ci s'exerçaient soit à atteindre la cavité en roulant leur agate, soit à attraper une bille placée droit en arrière du creux sans que leur projectile tombât.
Se pourvoir en billes revient assez cher surtout à ceux qui se les font croquer. Les gosses du Pont trouvèrent moyen d'y remédier. Ils imaginèrent de remplacer les billes par des coquilles de petits escargots. Ce jeu des coquies (jeu des noix!!) se pratiquait vers 1900. Les enfants se donnaient le mot pour aller à la recherche des précieuses coquilles, tant le long de la grève que dans les bois voisins. Certaines familles disposaient d'un plein sachet de ces ersatz.
"Piquer" c'est à dire projeter l'"agate" selon les règles est le monopole des garçons. Le projectile pressé entre le pouce et l'index, doit partir comme un boulet de canon, grâce à la brusque détente du pouce. Il faut de l'exercice pour devenir "bon piqueur". Tous n'y parviennet pas. Trop souvent il leur arrive de faire plombette ou roulette, soit de faire décrire une courbe à l'agate ou de la rouler, au lieu de frapper droit au but. Les filles parviennent rarement à piquer normalement, Elles s'obstinent à tenir l'agate du bout des doigts. Accuser un garçon de piquer comme une fille est un fort vilain compliment dans le monde des écoliers.

De tous les amusements coutumiers a la marmaille tant à l'intérieur des maisons qu'aux alentours, le jeu de la kɑ̃ssa (fèr a la kɑ̃tsa) sera toujours préféré. On ne s'en lasse jamais, Les tout petits, nous l'avons signalé plus haut, en raffolent.
Comme dans nombre d'autres jeux, le sort désignait le poursuivant, il fallait pour cela "emprunter;", "empruntons d'abord pour savoir à qui c'est" s'écrient les gosses avant d'entreprendre certains jeux. "emprunter" (aẽprõtā) c'est désigner celui des joueurs qu'on va charger de poursuivre ou de chercher les autres participants. L'emprunteur entouré des joueurs les désignait du doigt l'un après l'autre à chaque mot ou syllabe de l'"emprunt"; celui sur qui tombait la dernière syllabe quittait le cercle. Il était hors d'affaire. Ainsi un des enfants finissait par demeurer seul. À lui le soin de fonctionner comme poursuivant.
Les emprunts abondent et présentent quelques divergences de localité à localité. (emprunts : aẽprõ). Les plus anciens s'expriment en patois du crû. Il s'agit d'une suite de termes n'ayant rien de commune entre eux. Une phrase sensée vient parfois s'insinuer entre ces mots. Des exclamtions sans signification apparente s'y rencontrent aussi. La rime et l'assonance jouaient un rôle dans la plupart des"emprunts"

ms 400b,c
d,e

1
dă vătsə ă feiLyré.
kŭ ve s ė aėsovā.
kŭ re ė rərini
kă vătsə ă rezŭ

a pu être adapté au patois du Chenit, à part rĭjŭ qui trahit l'origine étrangère de la formulette.

2
Aẽprõ, bŏrdõ, Dzŏzė, Sĭmõ,
kə file lă lăna,
Dŏ fẽ kŏtõ.
Kŭpărė, kŭmăre
Kătŏla, bėsõ, Sĭmõ!

La francisation „emprunt, bordon,(Dzozet), Simond; qui file la laine, du fin coton; compère, commère,(catolle, soit crotin de chèvre), besson, Simond"!, s'entendait aussi.

3
Păta, răta, sé, lé, flŭ;
Yõ, dŏu, traė, myŭ!

(Patte, ratte, cé, lé, flou – un, deux, trois, miou!) se distinguait du précédent par sa brièveté.

On croit pouvoir rattacher aux 'emprunts' le quatrain que voici:

Abrã mătăfã,
Pră ta fėna pă là mã;
Mėna la pă sŭ lė louyė;
Tsŭva la kŭm ŭna trouyə!

Abraham „matefaim",
Prends ta femme par la main,
Mène-la sur les galeries;
Fouette-la comme une truie!

Les 'emprunts' qui suivent présentent quelques mots d'app rence dialectale seulement:

4
aẽprõ, jiron, kăró (ou carreau);
cacala, brifon;
tine, fanne, tŭsə, bouze, oŭz!

La variante combière diverge fort des formulettes neuchâteloise, genevoise et savoisienne correspondentes.

5
„Tan, té, fələ, molie;
tan, té, flou !" (paraît être und réduction du précédent).

6
" Băla fələ, valai qui" n'a pu être reconstitué tout du long.

D'autres 'emprunts' se comportent uniquement de mots bizarres qui n'ont pour les joueurs aucun sens. En eurent-ils même aux lieux où ils furent imaginés?

7
Amsterdam;
pique et pique et cram;
bourre et bourre et ratatam
Mistram!

8
Enique, bénique, toppe tê, triffe, traffe,
komdemer,
acte bron, zigue nô, tine fanne,
tousse, bouze, ouze!

ms 400c,d
400e

Une dernière catégorie d'emprunts s'exprime en français :

9 Combien faut-il de clous pour ferrer un cheval ?
Il en faut un, deux, trois.

10 Chiri-Barnaban qui n'a qu'une dent.
S'il en avait deux, il mangerait mieux.

11 Un loup passant par un désert
Avait le trou du c... ouvert.
Il fit un pet, deux pets, trois pets.
Pour qui ? Pour toi!

12 Un jour j'allais dans mon jardin
Pour y cueillir du romarin
Un oiseau vert vint se poser sur ma main
Et me dit quelques mots en latin :
" Les femmes ne valent rien,
Les hommes encore bien moins
Et les garçons sont des vauriens
Mais les filles n'en disent que du bien!"

13 Amélie de Paris,
Prête-moi tes souliers gris
Pour aller en paradis
On dit qu'il y fait si beau;
Qu'on y voit les quatre agneaux
Qui cueillissent la violette.
Pain, pi , pomme d'or
La plus belle en est dehors!

14 Petits oiseaux d'or et d'argent.
Ton père, ta mère t'appellent
Pour aller boire du lait caillé
Que la marmotte a barbotté
Pendant dexu heures de temps;
Ainsi va-t-en!

15 A la foire de Beaucaire....

16 Mon papa ma voulu battre
Ma maman m'a voulu battre aussi.
Les grenouilles m'ont mangé;
Les crapauds m'ont racheté,
Je me suis alors sauvé
Sur une haute montagne
Où j'ai trouvé une courte femme
Qui vendait des châtaignes
Je lui en ai demandé une,
Elle m'en a doné deux.
Elle m'a dit : va tirer la queue du chat!
Je lui ai répondu : un, deux!

17 Une souris verte
Qui courait dans l'herbe verte
Je l'attrape par la queue
Je la montre à ces messieurs
Pain, Pi, pomme d'or;
La plus belle en est dehors!
18 Grand-papa veux-tu du thé ? "
- Non ma fille après goûter"
Mais la fille en colère
Casse la cafetière.

19 Grand-papa lunette
Que fais-tu là haut ?
- Je trie des puces
Pour faire un gâteau".

20 Jean des alouettes
Que fais-tu là haut ?
Moi je trais ma vache
Puis je trais mon veau!"

21 Patte, guenille, chiffon,
Torchon, jupon, cotillon!(pénétra chez nous après les emprnuts précédents.)

La génération née au début du présent siècle ignorait déjà, ou presque, les emprunts familiers à leurs pères..Tout change. D'autres emprunts vinrent à la mode. Il y a quelque vingt ans le plus employé disait :

22 Il y avait à Neuchâtel
Trois petits Polichinels
Qui vendaient de la ficelle
Pour un, pour deux, pour trois, pour quatre,
pour cinq, pour six, pour sept, pour huit,
pour neuf..boeuf.

A l'enfant pointé en prononçant ce dernier mot le "boeuf" incombait la poursuite de ses camarades ou la station contre un mur, les bras croisés devant les yeux jusqu'au signal convenu.

A l'heure actuelle d'autres emprunts sont en faveur. Ma petite -nièce en a tout un répertoire :

24 Patte, chiffon, guenille, sors !

25 Une boule, deux boules, trois boules, quatre b.
etc ...... neuf boules roulent.

26 Une plaque de chocolat
Partit en voyage
Elle dit à ses enfants :
"Gardez la maison
S'il vient un pauvre
Donnez-lui l'aumône.
S'il vient un riche
Donnez-lui une paire de gifles."

27 Es-tu déjà monté sur une échelle ?
De quelle couleur était-elle ?
- Bleue
As-tu du bleu sur toi ?
- Oui.
-Eh bien, sors !

Une fillette de mes connaissances s'est même chargée d'improviser un emprunt à sa façon :

28 J'ai des bégonias dans mon jardin
En veux-tu un brin ?
Combien de bouquets ?
Un,deux,trois, quatre, cinq, six, sept.

Au lieu d'avoir recours à l'emprunt, il arrivait à un groupe de garçons de tirer à la courte paille. On disait autrefois "~~t ryé e bûots~~" quelques brindilles de bois en partie dissimulées dans le poing fermé faisaient l'office. (Etablir dans quelles circonstances on employait les bûchettes).

tàryé è bwatsè

Note. Le mot ~~bw tso~~ bwɔtsɔ, (bûche) n'existait plus en patois que dans la formule que l'on vient de signaler. Bóu dĕ fŏrnĕ (bois de fourneau) avait pris sa place. D'après des comptes du milieu du XVIIIè siècle, le synonyme ĕkŏ était aussi en usage. On l'avait francisé en écot. Etant enfant, j'ai parfois entendu dire :"éi n ă pə ŭn ĕkŏ dĕ bóu" il n'a plus une bûche.

Sous le nom de cheval tout court, le cheval fondu se jouait parfois à l'école ou dans les fêtes villageoises. Ce n'était toutefois qu'un pâle reflet du jeu connu ailleurs, notamment du "Tiens-toi bien" savoisien.

Il existait deux variétés du jeu du mouchoir. Dans le premier cas, un rond se formait. L'un des participants, pourvu d'un mouchoir à noeud, tapait, tout en courant, dans le dos d'un des joueurs, puis jetait à ses pieds le mouchoir en question. La personne ainsi désignée devait prestement ramasser le mouchoir avant de se mettre à la poursuite du frappeur. Ce dernier parvenait le plus souvent à se glisser dans le cercle des camarades, laissant au poursuivant le soin de frapper quelqu'un d'autre dans le dos. D'un second jeu de même nature, il me souvient seulement du malheureux gamin détalant entre deux haies de camarades qui le frappaient de leurs mouchoirs noués. Certains d'entre eux y glissaient, prétend-on, un caillou pour produire plus d'effet.

Une bande de graçons envie l'un d'eux expert dans l'art de marcher sur ses mains, en dépit des inégalités du sol. Tous cherchent à l'imiter, mais les résultats sont déplorables. D'autres enfants essaient de se tenir en équilibre sur leur tête, à l'instar de certain saltimbanque dont les parents évoquaient le souvenir. Ce fameux pitre installé bien en vue au milieu du Creux à Napoléon(à l'endroit même où se dresse aujourd'hui la pharmacie du Sentier) ne mangeait-il pas et ne buvait-il pas les pieds en l'air un jour de foire ?

La cache" a pour soeur la couratte (kŏrăta). Poursuivre un camarade et réussir à l'attraper, l'obligeant ainsi à se lancer à vos trousses à son tour, rien de plus excitant! Une variante ancienne de ce jeu dont les particularités sont oubliées portait le nom de tĭts; on le francisait en tiche. Dans d'autres cas, le joueur qui réussissait à se percher devenait tabou. Il en était de même lorsqu'il touchait du fer. Désirait-on faire cesser la partie, l'intéressé n'avait qu'à s'écrier : bără sălá. La francisation "barré salé" ne paraît pas avoir été en usage.

Le jeu des jeunes guerriers a comme la kăts, toujours faveur auprès des enfants. Qui n'a fait de tout coeur, dans son temps, à l'indien, au brigand, au voleur, au militaire ? Coiffés d'un vieux shako, d'un képi ou d'un simple bonnet de police; parés d'épaulettes fanées; armés de fusils à pierre ou de sabres ébréchés, combien les guetteurs se prennent au sérieux! Mais gare aux accidents; au feu de la bataille, un gosse perdit un jour un oeil.

La plupart des maisons renferment des armes et munitions provenant de l'armée de Bourbaki. Chassepots, pistolets d'arçon, cartouches et capsules tombaient parfois entre les mains des gosses. Leur bonheur était de tirailler et de faire sauter les munitions sans précautions aucunes. On s'étonne qu'il ne soit pas arrivé malheur.

ms 401, 402b
400B, C

Un beau jour, un de nos camarades arriva à l'école muni d'une giberne pleine de capsules. Pendant la récréation la classe s'empressa de les aligner le long du cordon de taille qui sépare le préau de la route. L'un de nous, muni d'une hachette, les fit sauter l'une après l'autre. Quelle pétarade ! Mais au beau milieu de l'action, ne voilà-t-il pas le régent qui survient ! Les fautifs au nombre desquels je comptais, passèrent le reste de la matinée à genoux sur des bûches le long des parois de la salle d'école.

Note. A cause de ces munitions restées de l'armée Bourbaki, il fut longtemps dangereux de s'approcher d'un sinistre. Les munitions chipées à l'armée de l'Est éclataient. On entendait un vrai feu de peloton.

Quel gosse ne s'entendait à fabriquer une sorte de canonnière
pĕtaĕrŭ au moyen d'un tube de sureau et d'un piston en bois dur ?
Ce jouet inoffensif était connu sous le nom de pĕtaĕru.
La sarbacane, long tuyau qui sert à lancer en soufflant, de menus
tsărbi projectiles, trouva chez nous de nombreux amateurs vers 1840.
Sans doute nous vient-elle d'Algérie par le canal des Comtois,
kăna nos voisins. Le terme, on s'en étonne, fut patoisé en ~~tsarbukana~~.
Il servit aussi à désigner une personne longue et mince.
ărbŏlĕta L'arbalète (patois ~~arboleta~~) compta toujours des amateurs chez les jeunes garçons. Ne rêvent-ils pas tous de renouveler l'exploit de Guillaume Tell ? Rien de plus facile pour eux que de confectionner une arbalète. Un bout de planche crêtée, une scie, une tarière, un couteau, une branche flexible et une forte ficelle font l'affaire, un morceau de hêtre servira à faire la gâchette
gătălŏ (~~gat la~~) si l'engin n'est pas d'une précision remarquable, il n'en donnera pas moins satisfaction à son auteur.
Elémentaire la confection d'un arc et de flêches. On voit des engins apparaître périodiquement entre les mains des enfants. Au bout de quelques jours, l'engouement tombe. Un autre jeu s'impose. On s'étonne de l'absence de mots patois pour désigner l'arc
ăr ĕ et la flêche. Le premier a pourtant laissé des traces au figuré dans ~~les à~~, désignant facétieusement les jambes.
Plus aisée encore la fabrication d'une fronde (frõna). Deux bouts de corde et un morceau de cuir suffiront. Mais la fronde est dangereuse entre les mains de la jeunesse. Bien me souvient de vitres brisées dans les combles à coups de fronde et chèrement payées.

La paume a singulièrement perdu en faveur. De mon temps, (1885), les garçons mêmes en faisaient grand cas. Presque chaque soir, pendant la belle saison, nous nous réunissions dans la cour d'une ferme inhabitée, entre la façade et le mur du jardin, endroit idéal pour jouer au cavalier monté ou quatre coins, sans déranger personne. Il fallait être à huit, quatre d'entre nous montaient sur le dos d'autant de camarades. D'un angle à l'autre du carré, les cavaliers se lançaient la paume qu'il importait d'attraper au vol. Venait-elle à tomber, il s'agissait de dégringoler prestement (racoquer) de sa monture, de se saisir de la paume pour atteindre l'un des chevaux. Si l'opération réussissait, les cavaliers renfourchaient leur bête. Ne réussissait-elle pas, l'équipe adverse montait à cheval. La paume utilisée était en étoffe comprimée ou en laine. La maman se chargeait de la confectionner. On voit encore des fillettes mais plus rarement qu'autrefois paumer contre une façade en prononçant à chaque coup un mot spécial : lundi, mardi, mercredi etc. ou un, deux, trois etc (se dit jouer aux dix

Aujourd'hui l'on entend la bizarre séquelle suivante: paumi, pauma, certificat, de bonnes études, en y mettant premièrement la main au front, au menton, à la poitrine, au dos, au genou, au bout du pied, à terre; sautez en l'air, - le tout en faisant chaque fois le geste voulu, parfois très compliqué.
Les fillettes d'aujourd'hui jouent en outre au mariage. A chaque coup de paume elles sécrient : roi, gendarme, capitaine et enfin voleur. Le coup vient-il à rater, la chançarde ou la malheureuse épousera celui des personnages dont elle vient d'indiquer la profession. Après cela les jeunes demoiselles comptent jusqu'à opération ratée pour savoir dans combien de jours leur mariage aura lieu (renseignements fournis par Josette ma petite-nièce).
A deux, les fillettes aimaient à se lancer une paume, parfois deux qu'il importait de saisir au vol. Les plus adroites paumaient à trois. C'était toutefois assez rarement le cas.
La coque, ainsi s'appelait un jeu de paume anciennement pratiqué au hameau des Golay. Quatre joueurs formaient un carré. Quatre autres en occupaient le centre. L'un de ces derniers était-il atteint par la balle, il s'efforçait à son tour d'atteindre l'un des occupants des angles. S'il y parvenait, les équipes faisaient échange. (encore pratiqué vers 1885)
Disparu également le jeu du chapeau. Chacun des participants déposait son couvre-chef sur le sol, se postant à côté. Le chef de jeu fait mine de jeter une paume dans l'un ou l'autre des chapeaux de la lignée; puis se ressaisit. Tout à coup, la paume est jetée dans l'un d'eux. Le propriétaire attrape la balle et cherche à atteindre celui qui l'a lancée. S'il y réussit, il devient chef de jeu, tandis que l'ex-détenteur de la paume dépose son chapeau tout à l'arrière de l'enfilade. Une variante ancienne de ce jeu, dite ă pè nŏ pè (à pair non pair) exigeait que chaque participant mît un objet dans son chapeau : un couteau, un porte-monnaie, une clef.

Un autre jeu d'adresse, celui des boulettes vertes (~~bouleta varde~~ bóulètè vàrdè) se pratique à l'arrière saison. Prenez une graine de pomme de terre (pareille à celles que l'on servit un jour à Marie-Antoinette); fixez-la au bout d'une verge flexible. Le projectile pourra atteindre, si vous vous y connaissez, à une grande hauteur. Il passera par dessus le toit, il inquiétera les corbeaux perchés au faîte du vieil orme, il atteindra les "carbonnettes" du clocher, menacera même le coq. (kărbŏnèta, fenêtre de clocher ou niche de lampe primitive).

Raquettes et volants, trouvèrent des amateurs au temps du second Empire surtout. Ce genre de distraction auquel les garçons ne mordaient guère passait alors pour distingué. Bien me souvient de m'être initié sous les yeux de ma mère au maniement d'une superbe raquette rapportée de l'exposition de Paris en 1885 par un grand-oncle. Que tout cela paraît désuet aux jeunes filles d'à présent. Les cerceaux eux aussi passent de mode et pour cause. La circulation intense ne permettrait pas ce genre d'exercice sur les routes. Ainsi le temps où de vieux cercles de tonneaux faisaient battre le coeur des gosses. On en peut dire autant de la corde à sauter. Nos mères et nos grands- mères distinguaient 2 variantes de ce jeu, la 1re consistait à manier soi-même la corde, en sautant chaque fois qu'elles passait sous les pieds; dans le 2d cas, deux amies tournaient la corde qui sifflait alternativement au-dessus de la tête et sous les pieds de la sauteuse. Certaines demoiselles en herbe arrivaient à des résultats surprenants en fait de dextérité. La difficulté principale était toutefois d'entrer et de sortir du cercle rotatif sans laisser accrocher la robette.

Le jeu de la marelle, dit ici le paradis ou le ciel, me paraît d'importation récente, relativement. La figure à cases tracée à la craie sur la route, tend à se simplifier. Une pierre plate ou un fragment de brique sert de palet qui doit être poussé d'une case à l'autre à cloche-pied.

Saute-mouton, chacun l'a deviné, ne saurait être qu'un jeu de garçons. Le terme français, inconnu chez nous, se remplace par semelle. Fait-on à la semelle ? - entend-on au début de la récréation. Aussitôt dit, aussitôt fait; du haut en bas du village, vingt gosses sautent par dessus le dos de leurs camarades (parfois en administrant une claque sur un fessier rebondi) pour arrondir leur propre dos le moment venu à leur tour. Distraction intermittente, la semelle peut sembler oubliée des semaines durant. Un beau jour elle reprendra vie pour disparaître bientôt non moins mystérieusement.

bălâçaura
Sous le nom de ~~balachaura~~ (balançoire) l'escarpolette était fort appréciée. On l'installait de préférence au fond du "néveau", au linteau de la grange. Quels élans vertigineux ceux qui n'avaient pas facilement le vertige pouvaient faire, soit debout, sur la planchette en manoeuvrant eux-mêmes l'appareil, soit assis, poussés vigoureusement par un copain. Cramponné aux chaînes ou aux cordes, il y avait peu de risques à courir. Les gosses se chargent de suppléer à la rareté des escarpolettes par une planche posée sur un chevalet de bois qui leur permet de se balancer à satiété sans risquer de se faire du mal. Même de tout petits se livrent à cet amusement, cramponnés à chaque bout de la planche. (le patois se servait pour balancer de ~~brlâtché~~ bralâtié et de ~~balanché~~ bălădé, ad libitum)

Les fillettes se livraient volontiers à "Pique, pique bagnolet" pendant les récréations. Deux élèves forment un joug de leurs mains projetées en avant. Leurs camarades passent dessous à la file indienne en chantant: "pique, pique, bagnolet, les portes sont-elles ouvertes ?" Les bras s'abaissent pour arrêter la dernière de la troupe qui doit se prononcer pour orange ou citron. Le choix fait, elle se place à l'arrière de la fillette qui a probablement pris le nom d'orange ou de citron, la tenant par la taille. La procession reprend avec la même mélopée jusqu'au moment où toutes ont été arrêtées. Les deux bandes ainsi formées, celle des oranges et celle des citrons se tiennent par la taille jusqu'à ce que l'un l'emporte. Ce divertissement scolaire fort goûté à Lavaux vers 1875 ne fit jamais florès dans nos montagnes. Il valait pourtant la peine d'y consacrer quelques lignes.

Le bon français "jeu des osselets" aquilon (âkilô) n'a pas de signification dans nos parages. Le terme ~~aquilon (akilo)~~, bien que désuet, évoquera par contre un vieux souvenir chez nos anciens. Pour jouer à l'aquilon, les fillettes se servaient de douze pierrettes au maximum (parfois remplacées par des haricots). Une première pierrette était projetée en l'air avec le dos de la main puis recueillie dans la paume. L'on poursuivait l'opération avec deux pierrettes en l'air, avec trois ou davantage. Il fallait faire preuve d'une dextérité extraordinaire pour en manier douze à la fois. Un prestidigitateur n'eut pas fait mieux. Chaque pierre avait un nom ; premier, cavalier, - second, dragon, - trois, le roi - quatre, le pape - cinq, le prince - six, la biche - sept, la trompette - huit, la pomme cuite - neuf, le boeuf - dix, la cerise, onze, l'éponge . douze, l'épouse. Le jeu ~~fermait~~ finissait ainsi par un vrai tourbillon, d'où le nom, bien trouvé, d'aquilon.

Entendu à l'occasion "jouer aux pierrettes" ou"jouer aux haricots" par des gens qui ignoraient le vieux mot du crû. "Jouer aux haricots" avait aussi un sens tout différent. L'un des joueurs présentait à ses camarades son poing fermé et s'écriant :

Aẽ ăulõ, hăbwẽ sõ ;
Dəvẽna vaẽ gerg éĩ sõ.

En aiguillon (roses (au)) "cabouin" (réduit) sont
Devine donc combien ils sont

Variante selon Tante Aline : on mettait dans l'une des mains autant de haricots qu'elle pouvait en contenir en disant au partenaire "chevillon, cendron" On répondait "Combien, ouvre le poing" On l'ouvrait un instant, tandis que le partenaire s'efforçait de compter. N'y en avait-il que deux ou trois, on disait "pas la peine d'ouvrir le poing, devinez".
La réponse correspondait-elle à la réalité, dans l'un et l'autre cas les haricots passaient dans la main de l'heureux devinateur Variante : mettre un ou des haricots dans l'un des poings; les présenter tous deux au camarade en s'écriant : "Buzé, buzé bon. Ké fra tu, ké fyé tu ?" Et, l'autre de répondre en frappant sur le poing choisi : "Praenzsé, ~~fyéra sé~~." S'il devine juste l'enjeu lui appartient. Praẽnu sé, fyézu sé

Buzé, buzé bou
kẽ fratu, kẽ fyétu

L'instinct d'imitation est inné chez les enfants. Le ramoneur a-t-il passé, le jour même et les suivants, les petits ramoneurs abondent, mâchurés à souhait. Le jeu fait fureur pour disparaître tantôt, vrai feu follet. En 1912, des danseurs de corde s'exhibèrent au Sentier; des mois durant on vit partout des gosses s'exercer à marcher sur des cordes, des perches ou des palissades. L'expérience ne prit fin qu'avec l'hiver. Autre jeu périodique : les castagnettes. Pendant quelques semaines ce sont partout gosses taillant leurs instruments dans le bois dur, les durcissant au feu ou s'exerçant à les manier au dam du tympan de leur entourage.

Il paraîtra étrange de considérer le tricotage comme un jeu. Oyez pourtant ce qui se passait ici vers 1885; garçons et fillettes s'en mêlaient; chez eux, dans la rue, pendant les récréations, on pouvait les voir confectionner de longs cordons de laine multicolore. Il fallait pour cela une bobine vide, munie de 4 épingles solidement enfoncées en carré autour du trou. Une cinquième épingle servait à faire la maille. Des mètres de cordon bourraient les poches. Cette marchandise s'échangeait contre des billes, des noix, de la poix à mâcher etc. La mode venue on ne sait d'où tomba au bout de quelques années.

Autre divertissement passé de mode depuis deux générations : la philippine. Deux écoliers s'entendaient à la récréation ou à l'issue de la classe pour faire philippine. Il s'agissait de se dissimuler l'après-midi ou le matin suivant aux abords de l'école. Le premier arrivé voyait-il son camarade se glisser en tapinois, sortait brusquement de sa cachette pour crier "philippine" Le gagnant touchait la pénalité convenue : deux ou trois billes, parfois une poignée de groseilles à maquereaux. La philippine du Haut Vallon me paraît être une déformation du jeu jadis pratiqué par les adultes sur les bords du Léman et ailleurs (note 15)

Le jeu du tourniquet compte encore des fervents occasionnellement. Se fabriquer l'un de ces jouets, rien de plus facile. Prenez un bout de ficelle aux extrémités nouées. Passez-la à travers deux trous d'un bouton, tournez le bouton nombre de fois sur lui-même puis lâchez en tenant les extrémités de la ficelle. Cette brusque détente produira un bruit sifflant. Le tourniquet connut une vogue extraordinaire vers 1890.

ms405
406, 402b,403C

[illegible]

krɔla

L'engin utilisé par les pâtres pour écarter les fauves, la ~~krala~~ (onomatopée) ou rəmĕta (francisé en "remette") servait à l'occasion de jouet. Ses grincements ou "crelées" (~~kr layé~~), s'ils agaçaient les adultes faisaient les délices du petit monde. Plus de bruits est mieux à cet âge.

La toupie, article de foire et jouet de luxe, faisait apparition deux fois par an. Comme les ballons de baudruche et les divers sifflets de même provenance, la toupie ne durait guère. Craignant toujours d'endommager sa toupie, le gosse donnait sa préférence aux cuivrots prénommés, aux calibres d'horloger et aux pièces d'argent qu'il s'entendait à faire tourner. En fait de sifflets, l'enfant préférera toujours ceux de sa fabrication. Une tige creuse de dent-de-lion percée de divers trous et fendue à l'une des extrémités lui permettra d'émettre des sons graves et aigus. Cette "mounette", le plus rudimentaire des instruments de musique, le ravira d'aise. A trois ou quatre, quel concert discordant on va servir aux habitants du hameau. (Certains sifflets de foire portèrent d'abord le nom de bombarde, ensuite celui de mounettes de foire). Plus compliquée la confection d'un sifflet de saule (~~suble ou tronet de sodz~~). Seuls de grands garçons y parviennent. L'écorce tarde-t-elle à se séparer du bois, un remède ne manquera jamais de produire l'effet voulu : il suffira de frapper, à menus coups de lame de couteau, l'écorce récalcitrante en scandant : ~~sova, sova bé, t'arei d o bo vé, sova, sova mo t'aari do la nos de tseve~~" "détache, détache-toi comme il faut, tu auras du bon vin; détache, détache-toi mal, tu auras de la pisse de cheval"

sŭblè dè sodzɔ
ou trõpètè

sova sova bẽ
T'ăreidă: bõrè
sóva, sova mó,
t'ărei dɔ lă
pɔsɔ dè tsèvó

Quel gosse n'a pas joué, étendu de son long, à se rouler le long d'une pente gazonnée au risque de se relever tout étourdi ? (~~etoorba~~, étourbe en français local). Ce genre de divertissement se disait "se rebedouler" ~~se r b doulat~~ et trivialement "faire la belaucul (~~feré lu b l ku~~) (synonyme : faire le quarteron, ~~fere lu kartɔrõ~~). Même les filles daignaient s'en mêler.
Note récemment une curieuse déformation de b l ku (deux fois le cul en haut) en la boule au cul par une génération qui a perdu toute notion du bon vieux dialecte ancestral.

ètœrbu

sè rɔbɔlóulă

feirè lu bɔlóku

feirè lŭ kărtɔrõ

Note sur la philippine des rives du Léman (ms 405). Celui ou celle qui tombait à table sur une coque molle à double amande offrait à l'un des commensaux de partager la philippine. L'enjeu fixé était gagné par le premier ou la première qui lors d'une prochaine rencontre s'avisait de prononcer le mot fatidique. Dans ce sens l'expression "faire philippine avec quelqu'un" est bien françiase.

On rencontre parfois des noms de jeux étranges tel notre ancien magui~~/~~guiliotro, déformation probable d'un terme venu de loin. Faire à magui~~/~~guiliotre voulait tout simplement dire : sauter à cloche-pied. (ms 402b)
Petits et grands aiment à faire des ricochets. Les riverains sont naturellement passés maîtres dans ce domaine. Je ne sache pas qu'il ait jamais existé pour désigner les ricochets une forme correspondante au mot patois d'~~èklargo~~ qu'on ne sait trop à quelle racine rattacher. (402b)

ehlărgò

pour les termes patois
de la morge. w.r.p.
55 kr.

Chaque localité a de temps immémorial sa place de fête attitrée. On s'y rend une ou deux fois par an en famille pour pique-niquer, écouter un sermon ou la musique; pour y pratiquer toutes sortes de jeux. Le Brassus tient à son Sur Pâques, le Sentier à sa Côte du Lion d'or, le Lieu à sa Grand Combe. L'Abbaye, on ne sait trop pourquoi, renonça à sa vieille place à l'abri de grands frênes poussés parmi les vestiges du rempart ~~monacal~~ monacal, (1850)
?

Les hameaux eux-mêmes ne restèrent pas en arrière; ils eurent leur coin préféré sur la hauteur. Certains beaux dimanches d'été, il y avait foule. Les gens du Solliat se réunissaient à la Grand Combe de la Capitaine; ceux de Derrière - la - Côte à la Promenade, en bordure du vaste plan des Aubert.

La fête commence peu avant midi. Pères, mères et enfants portent de lourds paniers garnis de victuailles. On cherche à se grouper par familles apparentées ou amies, de façon à s'offrir au moment opportun qui une tranche d'odorant ~~bofa~~ (saucisson renfermé dans une vessie), qui un verre de "bon vieux" pétillant, qui de croustillants "bricelets" (gaufres).
(Note): bon vieux se dit du vin blanc vaudois datant de 2 ans; petit vieux de celui de l'année précédente; nouveau de vin de ~~la~~ dernière récolte.

Le dîner achevé, les jeux se donnent libre carrière. Abandonnée aus adultes la Promenade ombragée, les jeunes éléments s'égaillent aux alentours. Diverses équipes~~x~~forment. Les plus solides accordent la préférence aux jeux violents. Une dizaine d'entre eux se livrent à la goude des heures durant, (de guda nom patois de la truie). Vous les voyez d'abord munis chacun d'un pieu arraché à quelque barrière voisine, former un cercle, la pointe du pied enfoncée dans un trou pratiqué d'avance. Au milieu du rond, une cavité plus spacieuse renferme une grosse pierre ronde, la goude. Le joueur attaché à cette sorte de cochonnet fait sortir la pierre du trou au moyen d'un pieu plus robuste que les autres. Il cheche à acheminer la pierre vers l'une des cavités du pourtour. Ses adversaires défendent chacun leur trou avec énergie tout en guettant une occasion de glisser leur pieu dans le trou du milieu mal gardé. L'un d'eux y réussit-il, à lui le soin de prendre la défense de la goude. Les joueurs tapent de toutes leurs forces, les coups pleuvent. Les pieds, les genoux en voient souvent de cruelles. Nul n'a l'air de s'en apercevoir. Non loin de là d'autres enragés s'adonnent au ranguille moineau ou ranguille tout court, nouveau jeu de brigands. Deux gros cailloux posés l'un sur l'autre : il s'agit au moyen d'autres blocs de faire tomber le caillou supérieur. L'un des gosses, le ranguillé est chargé de la remise en place. Il demeure à son poste tant qu'il n'a pas réussi à toucher le renverseur de caillou. (note : on s'attendrait à raguille, de raguiller, remettre l'un sur l'autre).
Voici un groupe de grands garçons et jeunes gens singulièrement calmes, livrés au jeu dit koutéberbet. Le couteau de poche en question, projeté en l'air par un mouvement brusque, doit se ficher en terre après avoir décrit un demi-cercle. Pour y parvenir, il faut beaucoup d'adresse et surtout de patience. On met d'abord l'instrument sur le dos de la main, la lame effilée dirigée vers l'arrière; puis successivement sur l'épaule, le nez, l'oreille; enfin entre les dents (parmi les poils de la barbe, d'où peut-être la dénomination de ce genre de divertissement). Celui qui mène à bonne fin ces diverses passes a gagné la partie.

Divers gosses, des garçons surtout, ont disparu mystérieusement entre les sapins qu'ils examinent attentivement. L'équipe est en train de cuillir de la poix en vue d'un *distillon.* Un papier de journal renferme la provision gluante. On le dépose sur un énorme bloc isolé. Des millénaires d'intempéries y on creusé de profonds sillons obliques. Une allumette fait flamber le papier; la poix brûle avec une belle flamme bleue, la substance liquéfiée prend une teinte d'un brun grisâtre et s'écoule lentement vers le bas du sillon. Mais des gosses la recueillent à mesure pour la porter à leurs lèvres, non sans se brûler à l'occasion. Cette poix cuite a une saveur agréable. On peut la mâcher plus longtemps que la poix d'orge (non cuite) sans qu'elle s'émiette dans la bouche. Dans mon jeune temps tous les enfants "*mâchouillaient*" de la poix; de la rose, n'ayant pas passé par le feu, de la grise distillée. Les camarades vous en quémandaient, vous en prêtaient, vous en donnaient. Depuis de longues années, il n'est plus question de distillons. Seuls les rochers portent encore depuis un demi-siècle et plus des vestiges de poix adhérente. (note : rien de plus durable que les traces laissés par la poix bouillante. On en peut voir près de Chaux-Neuve au département du Doubs qui remontent à un demi-millénaire. Elles proviennent d'anciens fours à poix établis pour le compte des sires de Châlons)

"Y va-t-on faire un petit tour ?" suggère Gustave, mon copain, "bien, si on veut". Deux moutards séclipsent pour gagner, à cent mètres de la place de fête, le pied d'un gros sapin. Agrippés aux moignons de branches, les lurons parviennent à la couronne et grimpent toujours plus haut. Ils viennent cogner de la tête contre un plancher, celui d'une *vraie cabane* établie à quelque dix mètres au-dessus du sol. On y a même hissé à grand renfort de corde un vieux fourneau de fer qui sert à l'occasion à rôtir des patates. Jusqu'à l'heure du goûter. les deux sauvages font fi des amusements de leurs congénères. Qu'on est bien dans ce *kikajon aérien*.

La Promenade débarrassée de l'élément turbulent, les gens rassis se livrent à des amusements de leur âge. Leur préférence va au jeu du *palet* ou à celui du *tonneau*; plus récemment à celui du *crapaud*.
Le jeu du *bouchon ou palet* se pratiquait ainsi : creuser dans le gazon quatre cercles concentriques, distants de 5 à 10 cm. Le *bouchon ou galline* se dresse au milieu. Il s'agissait de l'abattre au moyen de palets (pièces de 5 fr d'ordinaire), Un litre de vin à payer entre les joueurs sert d'enjeu. Ces palets se passent d'un joueur à l'autre. Celui qui renverse le bouchon obtient cinq points. Les palets logés dans les cercles valent respectivement 4,3,2 et 1 point. Le gagnant, le joueur qui premier parvient au maximum de 100 points est, d'office, exonéré de sa part d'écot. Plus souvent on joue à l'argent; dans ce cas, le nombre des palets utilisés se réduit à 2. Les joueurs déposent leur *poule* ou *mi*, soit un enjeu de 20 ct. L'ensemble des cotisations constitue le *nyô*. Chaque partisan, ses palets lâchés, se rétribue aussitôt aux dépens de la caisse. Il y prélève 5 ct s'il abat la galline, mais ne touche rien si ses palets sont logés dans les cercles concentriques. Il verse 5 ct par palet demeuré en dehors du cercle extérieur. La partie peut se prolonger des heures. En lieu et place d'écus, certains utilisaient d'anciens *calibres* ou des *platines* (d'horlogerie) défectueuses. Certains joueurs faisaient leurs calculs de tête; d'autres se servaient d'une ardoise.

ms 409
410

Une variante du jeu du bouchon ou galline ne connait pas de cercles concentriques. Les enjeux s'empilent sur le bouchon lui-même; vient-il à être renversé, et les pièces éparpillées, le jeu n'en continue pas moins. Les joueurs s'efforcent à déplacer le bouchon de l'endroit où il a roulé. L'argent se partage selon un système compliqué. Sont favorisés les propriétaires des palets les plus rapprochés du bouchon et des pièces égrenées. Ajoutons qu'aujourd'hui la plupart des amateurs disposent de leur propre palet portan leur nom gravé.

Au crapaud, est rétribué le joueur qui a réussi à enfiler ses palets dans la gueule de la bête. Vient au second rang, celui qui atteint les planchettes à bascule aménagées de chaque côté du batracien, ainsi que le bon viseur qui a réussi à ajuster sa pièce dans l'un des casiers de la roue à aube aménagée à l'arrière. L'enjeu consiste-t-il en un litre, la partie finit souvent par la belle (lă băla), comme aux cartes. Une partie ultime et décisive met tous les frais à la charge du joueur dont le palet est le plus éloigné du but. Pour finir la partie, s'il reste un sou, l'abatteur du bouchon remet ce qu'il peut avoir touché de trop et le jeu se poursuit. Il faut à tout prix finir par un chiffre rond. Même règle pour le tonneau.

gălé

Des quilles (~~g lé~~) prêtées par le Café de la Côte voisin, faisaient parfois apparition. Un gamin se chargeait de les remettre en place. On le dénommait ~~raég lăe ou răg l~~ (ranguilleur, ranguille en français local). Lancées sur quelque planche de fortune, la boule avait fini par parvenir au but. Les beaux coups étaient rares, malgré l'adresse des participants. Le choc en retour abattant une quille était dit "~~à lă r v něta~~". Une société locale, celle des boules ferrées pratique avec fureur ce jeu d'adresse

raègolău
răgolo

« à lă ravanèta »

Les mamans se sont éclipsées pour aller chez elles, à quelques minutes seulement, préparer le "gris" (le café au lait) Les voici de retour avec deux grands paniers. Dans l'un, deux pots; dans l'autre du pain, du beurre, du fromage, de la confiture, même une tarte ou un"tailler". Tout le monde repu, la plupart des hommes s'en vont traire leurs bêtes. Les dames emportent à la maison vaisselle et reliefs du goûter. La promenade et le Plan des Aubert appartiennent exclusivement aux jeunes.

Tandis que le soleil se rapproche de l'horizon, les jeux de société trouvent une foule d'amateurs. Les voici qui font à la bague (M 1940 (3) Les joueurs et joueuses tiennent entre leurs mains une ficelle aux deux bouts, ~~préalablement enfilée y est~~ une bague y a été noués ensemble préalablement enfilée L'anneau se passe subrepticement de l'un à l'autre des participants disposés en cercle. Nous chantions autrefois pendant l'opération : "Noix qui court, noix qui court ne se vend pas". Une autre mélopée prévaut aujourd'hui ?

Il court, il court
Le furet du bois, mes dames.
Il court, il court
Le furet du bois joli.

Le joueur placé au milieu du cercle devine-t-il entre les mains de qui la bague se trouve, le détenteur prend la place du chercheur. Il existait vers 1850 une variante de ce jeu, la savate. Les joueurs assis en rond, mains sur les genoux serrées, se passaient une règle. Comment expliquer l'étrange appellation ?

"Si l'on faisait maintenant au rond, proposent d'aimables jouvencelles (ronde). Deux cercles se forment, un grand à l'extérieur, un petit à l'intérieur. Garçons et filles se tiennent par la main. Ils marchent en rond en chantant. Le grand rond

commence par : C'est un beau château
Le petit menace : Nous le détruirons
Le grand réplique : Nous le rebâtirons
Le petit ajoute : Laquelles prendrez-vous de ces jeunes demoiselles.

Le grand répond : La plus belle du rond qui s'appelle, qui s'appelle:

La personne désignée quitte le grand rond pour le petit. Il s'agit chez nous d'une déformation de la ronde originelle où les deux cercles se trouvaient à côté l'un de l'autre, le plus petit s'accroissant aux dépens du plus grand.
Diverses autres mélopées entraient aussi en ligne de compte :

La tour prend garde de se laisser abattre..
(bis)

Un petit tour.....les amours.

Oh frais bocage, charmant feuillage,
Qu'on est heureux sous ce berceau.
Si celle que j'aime était ici
Ah! la voici, la voici, la voilà
Celle que mon coeur aime
Ah! la voici, la voici, la voilà
Celle que mon coeur aimera.

La jeunesse aime le changement. D'autres jeux de société réclament leurs droits : le camp tapé, l'homme noir, la main avancée touchée (nom ?) ...

Note. Les pives amusaient beaucoup les petits les jours d'hiver; Ils imaginaient de grands pâturages. Les grandes pives représentaient les vaches, les petites (les dailles par ex) les veaux. Une bûche figurait le loup guettant le troupeau. Ces jeux se faisaient dans le calme ~~au~~ Lieu en hiver, tandis que le papa travaillait à l'établi. (ms 397) ~~Un accordéon moudra sautiches, valses, polkas~~

Les ombres s'épaississent. Il paraît opportun aux jeunes gens de regagner le terrain nivelé de la Promenade. Deux ou trois lanternes vénitiennes y éclairent parcimonieusement danseuses et danseurs (en 1900, un adroit mécanicien fit une installation d'acétylène. L'expérience dura peu). de la région
Tard dans la nuit, certains fredonnements, des ris, des cris perçants de jeunes filles (siclées) avertiront les parents que la partie tire à sa fin. Chacun reconduit sa chacune, il "raccompagne" pour nous servir de l'expression du crû.

Une curieuse manie autrefois fort à la mode que d'aller voir coucher le beau sexe ! Y avait-il un arbre à proximité d'une maison pourvue de filles à marier que jeunes gens et hommes faits s'empressaient d'y grimper pour lorgner du côté de la "salle" à l'étage. Même des pères de famille s'en mêlaient. On rappelait en pouffant de rire, - l'aventure de celui qui heurta de la tête en montant les pieds de son propre fils aux aguets - et celle d'un vieux béquillard, aux bras encore solides, qui déposait ses deux béquilles au pied de l'arbre avant d'entreprendre l'ascension. Ces faits se passaient vers 1860. La jeunesse actuelle à heureusement d'autres amusements.

Un accordéon moudra "sautiches", valses, "polkas" et masourkes.

Le pique-nique des villageois sur lequel nous nous sommes étendus, peut-être plus que de raison, tombait sur les mois de juillet où d'août. On aimerait savoir à quand cette festivité locale remontait. Le plus ancien pique-nique dont l'écho me soit parvenu eut lieu en 1856 sur la Côte, chez Pierre-Henri. Des tables de fortune s'y dressèrent. Toute la population de Chez-le-Maître et de Derrière-la-Côte prit part au banquet, à l'ombre des immenses sapins.

Le batterand, amusement des enfants au début du siècle dernier ne se concevait qu'à Noël. Dans la vieille cuisine borgne, père, mère. grands-parents, oncles et tantes, parfois des voisins se trouvaient réunis. Un cadre de gros rondins occupait l'emplacement du foyer. Des planches s'ajustaient dessus; puis, sur couche de noix très serrées de minces planches ou feuilles. A un signal donné les enfants pénètrent dans la cuisine; chacun d'eux muni d'un gourdin (dit "chaton) frappe à tour de bras sur les planches supérieures : boum, boum, boum. Quel fracas! Les noix dégringolent tout à l'entour. Les gosses courent les ramasser. Elles constitueront leur souper avec un morceau de pain. Vrai régal que des noix pour qui en savoure une fois l'an seulement (M.1940 (4/5) Note : ma grand-mère,née en 1816, eut encore l'occasion de prendre part à un batterand.

Certains jeux du dehors n'eurent qu'une durée éphémère. Tel celui de la navaja catalane, Un jeune homme de Rivesalte, près de Perpignan, portant le nom de Joffre comme le grand maréchal, son combourgeois, et contemporain, s'en vint au Chenit en apprentissage d'horlogerie (1880). Le catalan initia les Combiers à la mode de lancer adroitement contre une paroi un couteau à lame effilée. Pendant quelques années tous nos jeunes gens s'exercèrent, forgeant eux-mêmes des navajas au moyen de lames usées. Il existe encore des portes de granges qui portent les traces de ces estafilades. Peu à peu, le maniement de la navaja compta moins de fervents. Quelques têtes chenues ou "pierres à huile" (chauves) s'en souviennent.
Une lecture, un séjour en Alémanie, peuvent causer la transplantation d'une coutume étrangère dans nos parages. Tel fut sûrement le cas du cortège aux choux-raves qui, vers 1890, fit quelques années fureur au hameau du Solliat (Histoire XV(15). Ce gros légume évidé et pourvu d'ouvertures rappelant la face humaine s'éclairait au moyen d'une bougie. La Lanterne se trouvait juchée au bout d'un long bâton. (Voyez à ce sujet Brochmann)

Supplément aux "jeux" (ms. p. 403e) Où les gamins ne s'amusent-ils pas à ordonner aux ~~escargots~~ : "~~etsaryo bikwerne, montra mé té kwene ! s t n m lé motre pà, t'ekàjle té é t: mévo~~", chacun en leur parler spécial ? Ceux d'aujourd'hui disent "escargot bigorne (sic!), montre-moi tes cornes! Si tu ne me les montres pas, je t'écrase, toi et ta maison!" La bête n'obtempérait-elle pas, la menace avait parfois des suites tragiques pour elle.Cet âge est sans pitié.
De jeunes brigands prenaient goût à martyriser les gros taons tombés en leurs mains. Triste jouissance que de voir ces pauvres bestioles s'envoler lourdement, une paille ou une brindille de bois fichée au derrière!
D'autres enfants se poursuivaient, menaçant de se fouetter, ~~en~~

ĕtsărgō bikwèrne mōntra mè tĕ kwèrne! sĕ tŏ nŏ mŏ lĕ mōtre pā, t ĕkăhlu tĕ è tă meizō voir p.26

ms 412,413
414

Les jeux de cartes. L'hiver surtout les jeux de cartes surgissent du fond des tiroirs. On joue au café. En famille, les cartes sont un passe-temps favori des fêtes de nouvel an et des dimanches de pluie. Les enfants s'initient de bonne heure à ce genre de distraction. On vit même, horribile dictu, certains écoliers s'en aller en classe un paquet de cartes dans la poche du gousset. Le maître tourne-t-il le dos vers le tableau noir, vite les cartes sont distribuées et la partie, souvent interrompue, se déroule.

Quand nos ancêtres prirent-ils goût aux cartes à jouer ? Assez tard, selon quelque probabilité . Les inventaires du Chenit du XVIIIè siècle, si détaillés, n'enregistrent en effet aucun jeu de cartes. Il est malheureusement trop tard pour s'informer sur les jeux favoris de nos grads-parents et arrière-gds parents. Nous savons seulement qu'ils appréciaient la Politaine, (napolitaine), le brelan, le binocle, le motse ou Petit Bleu. La politaine se jouait encore sur le crêt de l'orient vers 1885. C'était le jeu favori des deux frères Guignard; les règles m'en seront communiquées prochainement. Le motse : le nom du valet de pique ou mǒtsə, doit provenir de l'espagnol mozo, jeune homme (REW 5779(?). Le terme, malgré la ressemblance, n'a rien de commun avec le Mutz bernois. Le bésigue, l'écarté, le piquet, la manille paraîssent avoir été moins populaires.
La bourre, jeu d'argent (sorte d'écarté) fit et fait encore ses ravages. Elle se joue à 20 centimes, à 50, à 1 franc ou davantage(à 20 francs dans des cabarets borgnes). La tradition rapporte le fait lamentable de ce père de famille qui, ayant touché le 31 décembre sa paie de trois mois, la joua, la perdit, puis engagea le bétail de son étable. Tout se vit englouti. Chaque joueur reçoit quatre cartes. Le paquet retourné, la carte ainsi exposée, sert d'atout. Les quatre premières cartes du paquet constituent le blind (ce terme, prononcé blind à l'allemande, semble trahir l'origine germanique de notre jeu de bourre). Le joueur mal partagé qui prend le blind en lieu et place des cartes reçues, est „tenu d'"aller", soit astreint à jouer. Ce cas excepté, chaque joueur peut, à volonté" aller"ou"ne pas aller". Souvent les joueurs prudents renoncent à "aller" pour éviter les risques. Si deux joueurs"ne vont pas,"il est loisible aux deux autres de se partager l'enjeu. "tâle-t-on ?" s'écrie l'un d'eux -"OI, bẽ s õ ~~voé~~" répond son partenaire. Le nombre des plies seul importe. Il n'est pas question de points. Ceux qui n'ont pas fait de plie sont bourres (~~bour~~)). Dans la bourre à 20 ct le joueur qui a fait une plie a droit à un sou, celui qui en a fait deux palpe 2 sous ; celui qui en a fait 3,15ct. Le veinard qui a fait les quatre plies empoche les 20 ct. outre 20 autres, à raison d'une unité par joueur demeuré bourré. Chacun est tenu de jouer de l'atout s'il en a. L'un des participants se récuse-t-il en disant : "je passe ma donne", l'enjeu se trouve ipso facto doublé. Il peut être triplé, quadruplé, quintuplé et au-delà si 2,3,4 ou 5 joueurs se récusent. Ce fait ne se produit guère qu'après copieuses libations. Tout joueur peut abandonner la partie s'il trouve que cela va décidément trop fort (D'après Historica II p 115 & 116).

atout [illegible]

ms 413,414,
415b,c

Les anciens jeux de cartes ont passé de mode. D'autres les ont remplacés, puis pâli à leur tour. La spadille, muée chez nous en espadille, ainsi qu'en témoigne son abréviation en aspa, jouit d'une grande vogue, dès 1850 environ. Au début de ce siècle, un intrus, le yass, parut vouloir supplanter la vieille „aspa". Mais celle-ci a repris un regain de faveur chez les jeunes gens. Signalons le cas de ce brave vieux joueur exclusif de spadille qui, désireux de trouver des partenaires, entr'ouvrait prudemment les volets des établissements pour voir si d'autres amateurs de ce jeu compliqué s'y trouvaient déjà. Décrire les phases et les menues prescriptions de la spadille entraînerait trop loin. Rappelons seulement certains termes propres à ce jeu. La meilleure carte est la spadille ou dame de trèfle (la spadille est l'as de trèfle au jeu de l'hombre. Notre sp. en serait-elle une déviation?). Il arrive au 1er joueur de réclamer un as qu'il n'a pas. Celui qui le possède devient son ami. Mais le 1er joueur peut agir seul, sans ami. Si un autre joueur croit pouvoir faire 6 levées, il lui est loisible de reprendre le seul. Une couple de joueurs ayant fait 5 levées voit-elle la possibilité d'en faire 8, les associés demandent l'outre (je propose – je réponds). Les deux premiers joueurs ont-ils un jeu par trop maigre, ce sont parfois les deux autres qui demandent l'outre, ce qui s'appelle outrer l'appel (Deux assiettes servent de caisses). Faire l'atout, d'après son jeu, se dit: faire le chibre. Il est en outre question d'outrés et d'outreurs. On peut forcer l'outre, outrer l'appel (d'où outreur d'appel et en patois: *lèz ăo ŭtrā* = il a été „outré".). L'outre borgne est celle qu'on a négligé d'annoncer. Carte franche: censée faire la levée sans outres. On trouvera des renseignements complets sur le jeu de l'espadille dans „Historica II" pp. 110-114.

En fait de jeux de cartes, chez les enfants, l'élémentaire „dépouille-vilain" recueille tous les suffrages.

Jeux de société. Passons encore sommairement en revue les jeux de société. Recevait-on des visites, il fallait s'ingénier à les distraire. La maman avait recours aux jeux traditionnels déjà signalés (cf. ci-dessus) en traitant des divertissements enfantins. Venaient s'y ajouter les devinettes (*dèmənõ* en patois, devinon en patois francisé). Quel allègre passe-temps! Hôtes et invités disposaient de tout un répertoire. Difficile d'en sortir d'inédites, les anciennes étant connues de tout le monde. En voici quelques échantillons typiques:

pèlāo dĕfoèu, pèlāo dèdā
Poilu dehors, poilu dedans. (le bas)

kătru kə bătõ lă rŏzāyə; dóu kə rĭʒõ, dóu k
ĕkāutõ, kătru kə pwĕrtə lŭ dīnā, yõ k ĕkŏrdiatè
Quatre qui battent la rosée, deux qui regardent, deux
qui écoutent, quatre qui portent le dîner, un qui fouette.
(la vache)

Krālõ kə krālŭnāvè ;	Hurleur qui hurlait;
bālõ kə bălŭnāvè	baillon qui „baillonnait";
krŭlõ kə krŭlŭnāvè	creuseur qui creusait.
saẽ bālõ	Sans baillon,
Krālõ ărāẽ mədjé krŭlõ	Hurleur aurait mangé creuseur.

Les trois animaux mentionnés sont, m'a-t-on assuré, le loup, le chien et le porc.

Kɾèsu kə pāsè lu let saẽ(ʒ) õbru ?
Qu'est-ce qui passe le lac sans ombre? (le poisson)

Kri mèrtsè sŭ să tèita ?
Qui marche sur sa tête? (le clou)

Kri mõtè ròdʒu è rədèçè blã ?
Qui monte rouge et redescend blanc? (*l èpèlŭyə* = l'étincelle
Mădăma lă năirə mõt aẽ tsaẽna.
Mõsœu lŭ ròdʒu lĭ sòhle aõ kŭ.
Mõsœu lŭ blã lĭ pĭsè sŭ
Madame la noire monte en chaîne;
Monsieur le rouge lui souffle au cul;
Monsieur le blanc lui pisse dessus. (la marmite)

Rond, long, blanc, cotonné dedans. (la chandelle)

Qu'est-ce qui entre le premier à l'église? (la clé)

Quatre pattes sur quatre pattes.
Quatre pattes s'en vont.
Quatre pattes restent.
(Souris perché sur un tabouret; s'enfuit à l'arrivée du chat).

Je suis le capitaine de vingt-cinq soldats;
Sans moi, Paris serait pris. (la lettre a)

Les charades sont assurément plus récentes. En existe-t-il en patois?

Mon premier est un métal précieux;
Mon second est un habitant des cieux;
Mon tout est un fruit délicieux. (l'orange)

Quelle analogie y a-t-il entre un chapeau haute forme, un abcès et un homme? Le chapeau claque, l'abcès crève et l'homme meurt.

Toutes les devinettes (*dèmənõ*) et charades s'entendent dans la région depuis plus d'un demi-siècle, d'ordinaire davantage.

Certaines formulettes, débitées rapidement, paraissaient aux non-initiés appartenir à une langue étrangère. Elles pouvaient ainsi faire l'office de devinettes. A ce type appartenaient:

Alexandrina porc tua;
Sel n'y mit,
Vers s'y mit.

Mur ici; trou s'y fit, rat s'y mit, chat l'y prit.

La cavale au Valalque avala l'eau du lac;
L'eau du lac avala la cavale au Valalque.

On appréciait aussi les ritournelles où la même lettre ou le même son se répétaient sans cesse:

Ces six saucissons-ci sont si bons

Didon dîna, dit-on, du dos d'un dodu dindon

Ton thé t'a-t-il ôté ta toux?

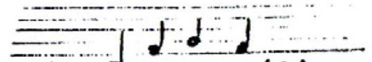
Pour faire plaisir aux jeunes filles désireuses de connaître leur horoscope, on recourait aux mystères de la table tournante. Groupés autour d'un guéridon, les participants s'évertuaient à le faire soulever par le fluide de leurs doigts écartés, faisant le tour du meuble.

ms 415
416'417

Les coups frappés par la table (parfois jusqu'à 4 ou 5) sont une réponse à des questions préalablement posées: ~~On avait demandé à la table par exemple~~ : Quand Jean se mariera-t-il ? Combien Pauline aura-t-elle d'enfants ? – La sincérité de la table n'offrait, bien entendu, aucune garantie.

Les jeux à secret auront toujours leur charme. Connaissez-vous le truc de la vitre ? Il y a entente entre deux mystificateurs de l'un ou de l'autre sexe. L'un s'en va derrière la porte; l'autre, muni d'une baguette demande aux spectateurs de désigner d'un commun accord, une vitre quelconque d'une croisée. Rentrée de la 1re personne, diverses vitres lui sont successivement montrées: "est-ce celle-ci ?" " Non""Celle-là ?" " Non" également. En fin de compte, la baguette désigne la vitre choisie aussitôt reconnue par le devinateur. Ebahissement général-Comment est-ce possible ? Il était entendu entre les rusés compères de toucher les vitres non désignées en leur centre, mais par contre la vitre choisie vers l'un des angles. Pas plus malin que cela! Dans la même catégorie rentre le jeu de la baguette plutôt pratiqué par les enfants que par les adultes. Filles et garçons se tiennent debout ou assis côte à côte. Les opérateurs connaissent seuls le procédé. La baguette après maintes feinte et tergiversations finit par se poser sur la tête de celui ou de celle qui a parlé le dernier. Le devinateur tombe toujours juste, à l'étonnement des non-initiés qui croient au sortilège.

Dans ces occasions, le jeu des toupines ne laissait pas de trouver des amateurs. Il connut une grande faveur vers 1860, puis tomba peu à peu dans l'oubli. De rares personnes se rappellent avoir vu leurs parenté s'y livrer, (1885). Information prise, le jeu des toupines se pratiquait aussi sur les rives du Léman. Les participants, des jeunes gens et jeunes filles surtout, se postaient sur deux rangs opposés par le dos. Une distance d'un pied séparait les couples ainsi formés; survenait le vendeur ou la vendeuse accompagné d'un client de l'un ou l'autre sexe. Ils frappaient sur la poitrine, puis sur le dos de chacun des plantons représentant les toupines,afin de s'assurer si elles étaient saines ou fêlées. L'examen terminé, chaque toupine devait être soupesée. L'examiné se baissait pour saisir ses chevilles; ses bras arqueboutés figuraient les anses. Marchands de vaisselle et chaland soulevaient la toupine humaine par les anses et la balançaient; s'assuraient de son poids et de son contenu (beurre, saindoux, pruneaux, cornichons); s'entendaient sur le prix. Les termes employés ne nous sont naturellement pas connus. La partie se terminait comme suit : les couples, dos contre dos, bras entrelacés, s'inclinaient en avant et en arrière en fredonnant : "Sonnons midi! Sonnons midi!"



D'une distraction anonyme (dénommons-la "la ~~grâna~~") délaissée il y a un siècle et plus, seules des notions incomplètes ont pu être recueillies. Les participants réunis dans n'importe quel local ou dehors formaient deux équipes. Les membres de l'une s'écriaient (ou chantaient ?)
"Voulez-vous, voulez-vous savoir comment mon père semait la graine?
l'équipe vis-à-vis répondait : "Mon père la semait ainsi (série de gestes appropriés) tape des pieds, tape des mains, un petit tour à mon voisin." – Ces derniers mots semblent impliquer des pas de danse faits par les couples après chaque couplet.

La première équipe reprenait :"Voulez-vous, voulez-vous savoir comment mon père fauchait la graîne ?" la seconde reprenait : "mon père la fauchait ainsi,etc" Un troisième couplet disait : "voulez-vous, voulez-vous savoir comment mon père battait la graîne ? " "Mon père la battait ainsi,etc" Ce fragment (il y manque sans doute un 4ème couplet) reproduit presque mot pour mot la chanson no 36 du recueil "ringe, ringe, Rosa"!" bien connue Outre-Sarine. Qui se chargera de nous dire si l'original nous est venu de là-bas ?

Der Bauer

Wollt ihr wissen wie der Bauer (ter) - 1 -
Sein Getreide aussät ?
Seht! so, so macht es des Bauer (ter) -
Wenn Getreide er sät.

Wollt ihr wissen wie der Bauer (ter) - 2 -
Sein Getreide abmächt?
Seht! so, so macht 's der Bauer(ter) -
Wenn Getreide er abmächt.

Wollt ihr wissen, wie der Bauer (ter) - 3 -
Sein Getreide ausdrischt ?
Seht! So, so macht 's der Bauer (ter) -
Wenn sein Getreide er drischt.

Wollt ihr wissen wie der Bauer (ter) - 4 -
Seinem Gott dafür dankt ?
Seht! so, so, so bringt des Bauer(ter) -
Seinem Gott dafür dank.

Le texte allemand, ainsi que l'on voit pourvu d'un couplet de plus, ne signale pas que chaque couplet soit terminé par une brève sauterie.
Ajoutons que chez nous, selon ma grand-mère, les paroles de la cormule accompagnaient de coups frappés sur le tuyau du fourneau par un non participant. Il fallait bien entendu pour cela que la partie familière eut lieu en chambre.

Les jeux de société que voici se pratiquaient déjà au Chenit vers 1860;la génération actuelle paraît en passe d'y renoncer.

Jeux.L'un des participants s'en va derrière la porte. Les autres conviennet d'un mot à lui poser à deviner. Le devineur y réussira à force de poser des questions.

* Chaque joueur s'entend poser une question. Il ne doit répondre ni par "Monsieur" ni par "madame" ni par"oui" ni par "non" Enfreint-il la règle, un gage est exigé: épingle à cheveux, bague, couteau, mouchoir. On peut le racheter par la pénitence imposée, par exemple en faisant à cloche-pied le tour de la chambre, mais surtout en faisant son testament. Le gagé met sa tête entre les genoux du questionneur ou de la questionneuse de façon à ne rien pouvoir distinguer. On lui pose, tout en l'insinuant pour les spectateurs par la mimique appropriée "à qui donnes-tu ça ?" ou plutôt en français local :"à qui ça donnes-tu ?" Il s'agit ensuite de s'exécuter, d'embrasser telle ou telle personne, de tirer la langue à telle autre etc. On saisit le comique irrésistible de certaines situations.

* En cas de réunion d'une nombreuse compagnie les gages (gädzu) jouaient un grand rôle. Les cas suivants sont venus à ma connaissance.

2 Un autre jeu à gages consiste à jeter un mouchoir noué contre l'un des participants. Celui-ci doit, pendant qu'on compte jusqu'à dix, nommer un habitant de l'air, un de la terre un des eaux. N'y réussit-il pas en ce court laps de temps, un gage sera exigé de lui. Il le rachètera aux mêmes conditions que dessus-

3 Le jeu de l'assiette tournante, qu'il s'agissait de ramasser avant qu'elle ne tombât, finissait aussi par un dépôt de gage et son rachat. Celui qui faisait pivoter l'assiette d'étain mentionnait aussitôt le nom de la personne chargée de la saisir à temps.

4 On avait aussi coutume de cacher un objet dans la pièce où s'amusait la compagnie. La personne demeurée derrière la porte, une fois rentrée, devait découvrir l'objet en question. Pour lui faciliter l'opération, on lui criait : "chaud ou froid" en cas de non(découverte) réussite, un gage était exigé.

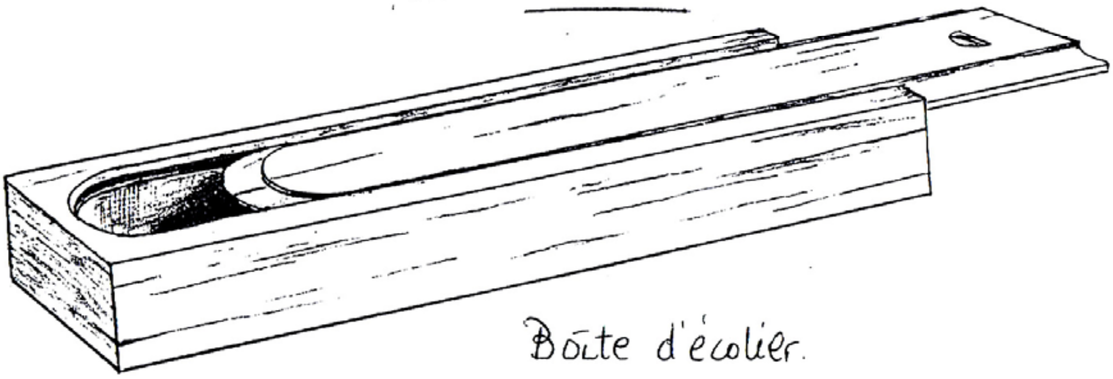
5 Une autre fois, il s'agissait de deviner un prénom, un nom de famille, un nom de chose, en se basant sur les deux premières lettres. Les enfants des écoles se livraient à ce jeu pendant les récréations. L'une des pénitences imposées consistait en une marche le long d'une perche. Le pénitent devait déposer un second gage s'il lui arrivait de tomber. Ainsi se passaient les choses au Pont vers l'an 1900.

6 Le jeu oublié de la mer agitée ou des chaises musicales se pratiqua pour la dernière fois à ma connaissance au Sentier en 1910. Les participants faisaient la ronde en chantant avec accompagnement de piano. Brusquement le morceau de musique s'arrêtait; chacun se précipitait vers les chaises dispersées autour de la salle; mais il y en avait une de moins que de participants. La ruée s'opérait à grands cris et terrible bousculade. Celui ou celle qui ne parvenait pas à s'asseoir donnait un gage puis le rachetait selon les procédés usuels.

Note de la page 403 C . (jeux d'enfants.....) Certains enfants se poursuivaient en s'écriant : un, deux, trois; la culotte en bas; quatre, cinq, six, lève ta chemise; sept, huit, neuf, tape comme un boeuf; dix, onze, douze, le c. vient tout rouge. Et ils menaçaient de se fouetter.

Ose-t-on avouer que les garÇons les plus pervers cherchaient à se faire la bossette (~~féré la boséta~~) c'est-à-dire à dégaîner la vergette du pantalon des camarades ?

férì là bôsèta



Boîte d'écolier.